



HAL
open science

L'alphabet touareg et ses réformateurs : l'aveuglement des militants

Dominique Casajus

► **To cite this version:**

Dominique Casajus. L'alphabet touareg et ses réformateurs : l'aveuglement des militants. Sur la notion de culture populaire au Moyen-Orient, 152, pp.119-133, 2021, Senri Ethnological Reports. halshs-03141530

HAL Id: halshs-03141530

<https://shs.hal.science/halshs-03141530v1>

Submitted on 20 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'alphabet touareg et ses réformateurs : l'aveuglement des militants

Dominique Casajus

Paru dans Dominique Casajus, François Pouillon, Nishio Tetsuo, Saito Tsuyoshi (dir.), *Sur la notion de culture populaire au Moyen-Orient*, Senri Ethnological Reports n° 152, Osaka, Museum of Ethnology, pp. 119-133.

Résumé

Les Touaregs disposent de vieux alphabets dont les caractères reçoivent le nom de *tafineq*, mot qui au pluriel *tifinagh* désigne les alphabets eux-mêmes. Ils dérivent lointainement d'alphabets déjà attestés dans l'Antiquité, qui ont disparu au nord du Sahara et ont subsisté au sud sous la forme des *tifinagh*. Les Touaregs n'utilisent les *tifinagh* que pour des textes courts : petites missives, graffiti sur les arbres, les rochers ou les ustensiles quotidiens. À l'époque où je vivais parmi eux, ils n'imaginaient pas qu'on pût les utiliser pour écrire des livres semblables à ceux qu'ils voyaient écrits en arabe ou en français. Quelques intellectuels ont entrepris de créer des versions modernisées de ces alphabets (on parle à leur sujet de « néo-*tifinagh* »), mais, sans qu'ils en aient conscience, la conception de l'écriture et de la lecture qu'ils veulent ainsi promouvoir est profondément différente de celle qui prévalait jusque-là parmi leurs contributeurs non-lettrés. Avec pour résultat que les alphabets « modernisés » qu'ils ont ainsi créés sont illisibles pour les Touaregs qui ne maîtrisent pas déjà l'écriture latine. Ce malentendu est le sujet du présent article.

Abstract

Tuaregs have old alphabets whose characters are called *tafineq*, a word which in the plural *tifinagh* means the alphabets themselves. They derive far away from alphabets already attested in Antiquity, which disappeared from the North of the Sahara and still subsist in the South in the form of *tifinagh*. Tuaregs use *tifinagh* only for short texts: small missives, graffiti on trees, rocks or everyday utensils. When I lived among them, they did not imagine that *tifinagh* could be used to write books similar to those they saw written in Arabic or French. Some intellectuals have set out to create modernised versions of these alphabets (they are referred to as “neo-*tifinagh*”), but without their being aware of it, the conception of writing and reading that they want to promote is profoundly different from that which prevailed hitherto among their illiterate contributors. With the result that the “modernized” alphabets they have created are unreadable for Tuaregs who do not already master Latin writing. This misunderstanding is the subject of this article.

Key-words Tuaregs, alphabetization, script, identity, invention of tradition

Introduction

Les Touaregs disposent de vieux alphabets dont les caractères reçoivent le nom de *tafineq*, mot qui au pluriel *tifinagh* désigne les alphabets eux-mêmes. On connaît actuellement

au moins cinq de ces alphabets, recueillis dans le massif du Hoggar (Sud algérien), l'oasis de Ghât (Ouest libyen), le massif de l'Air (Nord du Niger), la plaine de l'Azawagh (confins nigéro-maliens) et le massif de l'Adrar (Nord-Est du Mali). Ils comprennent, selon les régions, de 21 à 25 lettres (fig. 1).

	<i>Hoggar (Algérie)</i>	<i>Ghât (Libye)</i>	<i>Air (Niger)</i>	<i>Azawagh (Niger-Mali)</i>	<i>Adrar (Mali)</i>
b	⊖	⊖	⊖	⊖	⊖
d	∧	∧	E	E	∧
ḍ	E	E			E
f	⌈⌋	⌈⌋	⌈⌋	⌈⌋	⌈⌋
g	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ
gʸ	Ɑ	Ɑ			Ɑ
gh	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ
h	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ
j	Ɑ		#	#	Ɑ
k	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ
kh	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ
l	⌈⌋	⌈⌋	⌈⌋	⌈⌋	⌈⌋
m	⌈⌋	⌈⌋	⌈⌋	⌈⌋	⌈⌋
n	⌈⌋	⌈⌋	⌈⌋	⌈⌋	⌈⌋
n̄*	≠				
q	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ
r	⊖	⊖	⊖	⊖	⊖
s	⊖	⊖	⊖	⊖	⊖
sh	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ
t	+	+	+	+	+
ṭ	E				
tʸ			Ɑ		
w	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ
y	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ	Ɑ
z	Ɑ	#	Ɑ	Ɑ	Ɑ
ẓ	#	Ɑ		Ɑ	#

* création de Charles de Foucauld

Fig. 1. Les principaux alphabets touaregs. Composition de D. Casajus

Cette diversité ne les empêche cependant pas d'avoir un certain air de famille, de sorte que, pour reprendre les termes de Lionel Galand, il est légitime de dire que les Touaregs ont *des* alphabets différents, mais *une* écriture commune (Galand 2002: 7). D'autant plus que ces alphabets ont tout de même onze caractères en commun : B, H, K, L, M, N, R, S, T, W, Y (à quoi on peut sans doute ajouter les lettres F et Sh, qui, sauf dans l'Adrar malien, ont partout la même forme)¹. Ils dérivent lointainement d'alphabets déjà attestés dans l'Antiquité, qui ont disparu au nord du Sahara et ont subsisté au sud sous la forme des *tifinagh*. La variante la mieux déchiffrée de ces alphabets antiques, connue comme « l'alphabet de Dougga », l'a été grâce à une bilingue découverte en Tunisie.

Ces alphabets sont purement consonantiques. Il arrivait toutefois à mes amis nigériens de noter les voyelles en fin de mot par un point, mais l'usage n'avait rien de systématique et

¹ Comme il aurait été trop compliqué, dans le corps du texte, de faire figurer sous leur forme réelle les signes alphabétiques touaregs, j'utilise, sauf exception, une majuscule romaine pour désigner les signes alphabétiques, et une minuscule en italiques pour désigner les phonèmes que ces signes servent à transcrire. Par exemple, si je parle d'une inscription touarègue contenant le signe T, il faut comprendre qu'elle contient le signe dont les Touaregs se servent pour transcrire le phonème qu'ils prononcent comme notre *t*. Bien entendu, ce signe n'a rien à voir avec la lettre latine « T » (en l'occurrence, il a la forme d'une croix : +). Le lecteur devra prendre garde que « *t* » désigne un phonème susceptible d'être représenté par des signes qui varient selon l'alphabet utilisé, et que « T » désigne un signe alphabétique. Certains phonèmes sont transcrits par des biconsonnes, telle la constrictive vélaire voisée, qui est rendue par *gh*. La lettre correspondante sera notée Gh. Par ailleurs, je note l'emphase par un soulignement, ce qui n'est pas très orthodoxe mais au moins commode.

certains d'entre eux l'ignoraient totalement. Au Hoggar, le point semble réservé au *a*, tandis que le *u* ou le *i* finaux (ou du moins ce que nous entendons ainsi) sont notés respectivement par un W et par un Y. Dans ce dernier cas, je me demande tout de même s'il faut vraiment dire qu'on note des voyelles : peut-être les scribes entendent-ils comme un *uw* ou un *iy* ce que nous entendons comme des voyelles *u* ou *i*. Autre usage facultatif, deux consonnes qui se suivent sans intervalle vocalique peuvent être notées par une ligature. Par exemple, on peut figurer la séquence consonantique *rt* par le signe \oplus , où la croix notant le *t* est inscrite dans le cercle notant le *r*. De même, la séquence *lt* peut être notée par le signe $|+$, où la même croix est insérée entre les deux traits parallèles qui servent à noter le *l*. Ces ligatures n'existent pas pour toutes les séquences susceptibles d'apparaître dans la langue, et varient d'une région à l'autre ; j'ai même eu l'impression, lorsque je vivais au Niger, que certains scribes s'amusaient à en inventer pour leur usage personnel. C'est dire qu'une part est laissée à l'invention et même à la fantaisie. Même liberté dans le sens de l'écriture. On écrit de droite à gauche, de gauche à droite, de bas en haut, en boustrophédon, parfois en décrivant une spirale. Liberté encore dans la séparation des mots. Certains enchaînent les lettres sans aucun espace ; d'autres séparent les mots (ou plutôt les lexèmes qu'ils perçoivent comme indépendants) par un espace ; d'autres encore ne se contentent pas d'un espace et marquent la séparation par un trait.

Si l'on excepte de rares manuscrits rédigés à la demande ou à l'intention de chercheurs européens, les Touaregs n'utilisent les *tifinagh* que pour des textes courts : petites missives, graffiti sur les arbres, les rochers ou les ustensiles quotidiens. À l'époque où je vivais parmi eux, ils n'imaginaient pas qu'on pût les utiliser pour écrire des livres semblables à ceux qu'ils voyaient écrits en arabe ou en français. Il est vrai que, depuis déjà plusieurs décennies, les services d'alphabétisation du Niger et du Mali éditent des opuscules rédigés en *tifinagh*. De plus, quelques intellectuels ont entrepris de créer des versions modernisées de ces alphabets (on parle à leur sujet de « néo-*tifinagh* »), mais, sans qu'ils en aient conscience, la conception de l'écriture et de la lecture qu'ils veulent ainsi promouvoir est profondément différente de celle qui prévalait jusque-là parmi leurs contributeurs non-lettrés. Ce malentendu est le sujet du présent article.

L'usage populaire de l'alphabet touareg.

Évoquons d'abord la façon dont les Touaregs non-lettrés utilisent les *tifinagh*. Je me contenterai d'un exemple, ayant eu l'occasion d'en donner d'autres ailleurs (Casajus 2015). Il s'agit d'une petite missive datant du début du siècle précédent mais très semblable à ce qu'on pourrait trouver aujourd'hui. Elle a été écrite au Père de Foucauld, qui vivait alors dans l'Ahaggar, par une femme nommée Chadika (fig. 2a et 2b).



fig. 2a.

ⵍⵏⵏ ⵍⵎⵔⵎⵓ ⵍⵔⵏⵏ ⵍⵎⵔⵎⵓ ⵍⵔⵏⵏ ⵍⵎⵔⵎⵓ ⵍⵔⵏⵏ ⵍⵎⵔⵎⵓ

WNK ShDKA TNT HLGhN MRBW NS

aWa-NeK/ ShaDiKA/ TeNnaT/ eHûLéGh-iN/ MaRaBuW/ eNn-aS

Ceci moi/ Shadika/ disant/ je salue là-bas/ le marabout/ dis-lui

ⵍⵎⵔⵎⵓ ⵍⵔⵏⵏ ⵍⵎⵔⵎⵓ ⵍⵔⵏⵏ ⵍⵎⵔⵎⵓ ⵍⵔⵏⵏ ⵍⵎⵔⵎⵓ

SWYD LSGh BS LSGh HRT

SiW-I-D/ a eLSeGh/ Ba-S/ eLSeGh/ HaRaT

Fais venir à moi ici/ de quoi revêtir/ il n'y a plus/ je vêts/ une chose

fig. 2b.

2a. Lettre d'une femme touarègue à Charles de Foucauld, d'après Galand 1999: 200-201 et planche hors-texte. Avec la permission des éditions Belin.

2b. Transcription et traduction juxtalinéaire de la même lettre, où l'on a réécrit le texte de gauche à droite, en insérant dans la deuxième ligne la parenthèse que l'original faisait figurer en troisième ligne. Composition de D. Casajus.

Le message est écrit en boustrophédon : la première ligne se lit de gauche à droite, la seconde et la troisième de droite à gauche. La troisième ligne est en réalité une parenthèse, où le scripteur a ajouté un mot oublié dans la ligne précédente. La traduction finale signifie : « C'est moi, Shadika, qui dis : "Je salue le marabout." Dis-lui [cette injonction semble s'adresser au scribe, que l'épistolière enjoint de continuer à écrire] : "Fais-moi parvenir de quoi me vêtir, car je n'ai plus rien à me mettre." » Comme on le voit, ce genre d'écriture demande qu'il y ait suffisamment de connivence entre destinataire et destinataire pour que celui-ci puisse rétablir ce qui a été perturbé, comme ici le fait que la séquence *a eLSeGh* est à replacer dans la ligne précédente.

La lecture se fait toujours à haute voix. Pour continuer avec l'exemple de notre petite lettre, le lecteur ayant à déchiffrer la séquence BSLSGhHRT chante une sorte de récitatif qu'on peut transcrire comme *BäSäläSäGhāHāRāTā*, où *ä* transcrit une voyelle d'articulation à peu près centrale ; et il interprète cette séquence sonore comme *Ba S eLSeGh HaRaT* : « je n'ai plus de quoi me vêtir ».

La lecture suppose donc un passage par l'oral. Non pas seulement parce qu'on lit toujours à haute voix ; ni non plus parce que, comme pour un texte hébraïque ou arabe dépourvu de signes diacritiques, l'absence des voyelles réclame qu'un lecteur vienne les ajouter pour rendre le texte compréhensible (Alvarez-Pereyre 1987: 25). Car l'hébraïsant ou l'Arabe

qui prononce les voyelles brèves absentes de l'écrit profère une parole immédiatement intelligible. Ce que le Touareg prononce n'est pas un texte où il aurait incorporé les voyelles manquant dans la graphie, mais une séquence sans signification où les voyelles ont une valeur indéterminée. Entre le BSLSGhHRT qu'il a sous les yeux et le *Ba S ɛlSəGb HäRāT* qu'il comprend finalement, s'intercale le *BäSäläSäGhähäRāTä* qu'il a prononcé à haute voix, intermédiaire qui n'existe pas pour le lecteur hébreu ou arabe. Celui-ci, comme d'ailleurs un lecteur français qui pratiquerait la lecture à haute voix, s'entend lire ce qu'il déchiffre ; le Touareg *déchiffre ce qu'il s'entend lire*. Ce qu'il déchiffre, c'est une séquence sonore, et non pas une succession de signes graphiques. La lecture est pour lui la combinaison de deux opérations disjointes : l'émission d'une séquence sonore et un déchiffrement. Opérations qui peuvent d'ailleurs être effectuées par deux personnes distinctes ; lorsqu'un lecteur syllabe à haute voix, ceux qui l'entourent déchiffrent en même temps que lui, en se fondant sur ce qu'ils entendent et non sur ce qu'ils lisent. Bien entendu, lorsque le lecteur devine d'emblée le sens de ce qu'il a sous les yeux, il peut se dispenser de la syllabation intermédiaire, mais est forcé d'y revenir dès que ce sens n'est pas immédiatement apparent.

Voilà qui me paraît apporter un élément nouveau au débat que l'historien Ignace J. Gelb ouvrit jadis lorsqu'il proposa de voir dans les anciens systèmes d'écriture sémitiques, non des alphabets consonantiques comme on le fait généralement, mais des syllabaires où le signe C représenterait une syllabe cx composée d'une consonne donnée c et d'une voyelle variable x que seul le contexte détermine (Gelb 1973 ; Brugnatelli 1994). Ses arguments étaient forcément indirects. Ainsi, le fait que les anciens Sémites aient éprouvé le besoin de créer des marques comme le *sukun* arabe ou le *schwa* hébreu pour indiquer le manque de voyelle signifiait à ses yeux que « chaque signe valait d'abord pour une syllabe complète, c'est-à-dire une syllabe [il voulait dire « consonne »] plus une voyelle » (Gelb 1973: 164) Ces remarques se transpose parfaitement à ce qui vient d'être dit : le lecteur touareg prononce une suite de syllabes dont les consonnes ont une valeur précise et les voyelles une valeur arbitraire qu'il ne détermine qu'après coup.

On serait tenté d'en déduire que les *tifnagh* sont un syllabaire si l'argumentation de Gelb ne montrait aussi, incidemment, que la frontière est floue entre syllabaire et alphabet consonantique. Considérons, en effet, les ligatures. Quoique de façon moins systématique, elles jouent en touareg le même rôle que le *sukun* en arabe. Pour noter la séquence *rt* par exemple, le Touareg use du signe \oplus , là où l'Arabe placerait un *sukun* au-dessus du R. Mettons, pour parler comme Gelb, que ce signe note la syllabe *rtä*. Il faut alors supposer, puisque le \oplus combine le O (*r*) et le + (*t*), que le Touareg qui l'utilise perçoit dans la syllabe *rtä* des éléments phoniques présents dans les syllabes *rä* et *tä*. Or, si *tä* se retrouve effectivement dans *rtä*, le seul élément de *rä* qui s'y conserve est la consonne *r*. L'écriture touarègue isole donc indiscutablement les consonnes, au moins lorsqu'un contexte phonique particulier permet de les percevoir indépendamment de la syllabe dont elles font partie ; il en va de même pour les voyelles, dont on a vu qu'elles sont occasionnellement notées en fin de mot, c'est-à-dire lorsque, la voix s'arrêtant sur elles, il devient possible de les percevoir isolément. En un mot, si la lecture des *tifnagh* est assurément une syllabation, le syllabaire que Gelb aurait peut-être vu en elles porte en lui un alphabet, le plus souvent invisible, quelquefois visible. D'ailleurs, indépendamment même des ligatures, l'écriture touarègue n'est tout de même pas syllabique au même degré que, par exemple, le linéaire B ou les syllabaires créés au début du XIX^e siècle chez les Vaï du Liberia ou chez les Indiens Cherokees (Tuchscherer et Hair 2002 ; Goody 1994: 55). Du reste, les écritures sémitiques ne sont pas non plus aussi totalement syllabiques que Gelb le pensait. Dans toutes ces écritures, en effet, les syllabes commençant par une consonne donnée y sont toutes désignées par un seul et même signe (si nous accordons à Gelb qu'un signe y désigne une syllabe), quelle que soit la voyelle qui accompagne cette consonne. Cela marque que ses utilisateurs perçoivent qu'elles ont quelque chose en commun, et qu'ont-

elles en commun sinon une consonne ? Autant dire que ces « syllabaires » sont tout de même d'une nature un peu ambiguë.

Cette ambiguïté doit nous inciter à aller au-delà de la remarque de Gelb, ce dont un autre spécialiste des écritures nous donnera le moyen. Pour Vermondo Brugnatelli, il est tout bonnement oiseux de se demander si un système de notation donné est syllabique ou alphabétique : « alphabétique » et « syllabique » sont à prendre simplement comme les labels des deux pôles idéaux d'une gradation sur laquelle les systèmes d'écriture réels viennent se distribuer, plus ou moins près de l'un des deux extrêmes (Brugnatelli 1999). Ainsi, remarque-t-il, sans être totalement syllabique puisque, au moins à partir d'une certaine époque, il a disposé de *matres lectionis*, le système phénicien est plus syllabique que le système grec, lequel n'était pas non plus totalement alphabétique dans certaines de ses variantes primitives. De même, l'écriture arabe est assez syllabique pour pouvoir se dispenser à l'occasion de noter les voyelles brèves, mais pas au point de faire abstraction des voyelles longues. Le linéaire B lui-même, qui passe pour un syllabaire dont les signes représentent des syllabes ouvertes, n'est pas complètement sur le pôle « syllabique » de ce continuum. Par exemple, dans A-TO-RO-PO – qui se lisait *anthropos* –, seul le syllabogramme RO figure effectivement une syllabe ouverte. On voit d'ailleurs que le binôme TO-RO figure la syllabe *thro*, exactement comme le \oplus touareg figure la syllabe *rtä*, ce qui signifie que les Minoens percevaient de façon diffuse la présence d'une consonne *t* (ou *th*) dans la syllabe qu'ils écrivaient TO-RO. Autant de traits d'ambiguïté, auxquels viennent s'ajouter ceux que j'ai relevés plus haut. Le caractère ambigu du système touareg n'a donc rien d'exceptionnel ; celui-ci n'est jamais, tout à côté du pôle syllabique mais sans se confondre avec lui, qu'un degré de plus dans la gradation invoquée par Brugnatelli.

Voilà qui contribue à expliquer pourquoi l'apprentissage des *tifinagh* est plus aisé que l'apprentissage de l'écriture arabe ou latine. À l'époque où Momolu Duvalu Bekele créa un syllabaire pour noter la langue vaï, les missionnaires présents sur place s'étonnèrent de la rapidité avec laquelle ce nouvel instrument se répandit parmi les Vaï du Liberia puis de la Sierra Leone. Il en avait été de même peu de temps auparavant chez les Cherokees, où un métis nommé Sequoiah ou Georges Guest (Guess, ou Gist) selon les sources créa en 1819 un syllabaire qui se répandit très rapidement parmi les siens : en quelques années, des milliers de Cherokees furent capables d'écrire leur langue, et, en 1880, le niveau d'alphabétisation (si l'on peut dire) des Cherokees était supérieur à celui de leurs voisins blancs (Tuchscherer 2002 ; Goody 1994: 55). Le succès de ces syllabaires, s'il s'explique, bien sûr, par le fait que des hommes placés dans une situation de sujétion ne peuvent qu'être avides de s'emparer d'un outil dont ils ne manquent pas de percevoir qu'il n'est pas pour rien dans la puissance de leurs maîtres, tient aussi au fait qu'une écriture syllabique est, d'une certaine manière, plus naturelle qu'une écriture alphabétique : la perception des syllabes va de soi, et la décomposition syllabique d'un mot se pratique sans grand effort d'analyse (Glassner 2009: 12 ; Segui 2004).

Il est vrai que, comme je l'ai dit, les *tifinagh* sont des syllabaires ambigus. On devrait donc s'attendre à ce que l'apprentissage en soit plus difficile que celle des syllabaires inventés par Momolu Duvalu Bekele et Sequoiah. Or, il semble qu'il n'en est rien. Les enfants et les jeunes gens apprennent à les manier comme ils apprendraient les règles d'un jeu. Mais c'est que le déchiffrement des *tifinagh* est facilité par une propriété que le touareg partage d'ailleurs avec les langues sémitiques, où elle est même encore plus affirmée : les racines y sont essentiellement consonantiques, les voyelles n'intervenant guère que pour indiquer la flexion (c'est là du moins une première approximation). Lorsque sa syllabation à haute voix le met en présence, par exemple, de la séquence *ghäräsä*, le lecteur touareg n'a en général pas de mal à y repérer la racine GhRS, qui renvoie à la notion de « traverser », et le contexte lui permet de décider s'il doit comprendre *eghräsä* : « j'ai traversé », *eghres* : « traverse ! », *gharäsä* : « j'ai l'habitude de traverser », *aghäras* : « la traversée »... Sans doute y a-t-il des cas d'ambiguïté mais sa situation n'est tout de même pas celle d'un locuteur français qui, mis en présence d'une

séquence *säkärübä*, serait incapable de décider s'il est question de « scribe » ou de « scarabée ». On me rétorquera sans doute que l'apprentissage de l'écriture arabe n'est pas chose aisée, alors pourtant qu'un lecteur arabe, mis par exemple en présence d'une séquence consonantique comme KTB, comprend tout de suite qu'il est question d'écriture, quelles que soient les voyelles qui s'intercalent entre ces consonnes. C'est la raison pour laquelle un texte arabe reste compréhensible même si les voyelles brèves n'y sont pas notées. Mais l'apprentissage de l'arabe (ou de l'hébreu) est plus exigeant que l'apprentissage des *tifinagh*. Le lecteur est censé déchiffrer ce qu'il voit, et non pas ce qu'il entend. Peut-être que, avant la création des *matres lectionis*, les anciens Sémites – Phéniciens, Hébreux, Araméens... – syllabaient à la manière des Touaregs d'aujourd'hui quand ils déchiffraient leurs écritures. Nous n'avons aucun moyen de le savoir avec certitude, mais on est tenté d'en faire l'hypothèse si l'on songe que les cunéiformes akkadiens, qui constituaient l'un des deux grands systèmes de notation (l'autre étant le système hiéroglyphique) en usage dans les régions où sont nées ces écritures, étaient pour une large part un syllabaire². Dans ce cas, pour les usagers des tout premiers « alphabets » (si l'on convient malgré Gelb de donner ce nom aux écritures nées en Palestine ou dans le Sinai), l'apprentissage de l'écriture était peut-être moins difficile qu'il l'est aujourd'hui pour les enfants qui fréquentent l'école coranique ou l'école occidentale.

En tout cas, les Touaregs ont bien conscience qu'ils ne lisent pas leur écriture comme leurs clercs lisent l'arabe. La lecture des *tifinagh* est désignée au Hoggar par le verbe *ennen*, qui pourrait bien être un idéophone formé à partir de *ennu*, « dire », par redoublement de la racine (mode fréquent de formation des idéophones en touareg). Voici ce que Foucauld écrit sous la rubrique *ennen* dans son *Dictionnaire touareg-français* (Foucauld 1951-1952: 1391-1392) :

épeler (lire en épelant) [...] peut avoir pour rég[ime] dir[ect] n'importe quel écrit, n'importe quels caractères (appartenant à un alphabet et à une langue quelconques). Signifie épeler n'importe comment, intérieurement & sans mouvement de lèvres, à voix basse, à mi-voix, ou à haute voix. Diffère d'*egher*, « lire (n'importe quelle écriture, n'importe quel écrit, n'importe quels caractères appartenant à un alphabet et à une langue quelconques [...] intérieurement et sans mouvement de lèvres, ou à voix basse, ou à mi-voix, ou à haute voix). Comme il est rare, par suite du manque de voyelles, de séparation entre les mots et de ponctuation, qu'on puisse lire l'écriture touarègue autrement qu'en épelant lentement et en tâtonnant, c'est habituellement le verbe *ennen*, et non le verbe *egher*, qui est employé pour exprimer la lecture en caractères touaregs.

En réalité, lorsqu'il est appliqué à la lecture en *tifinagh*, *ennen* ne désigne pas exactement une épellation, mais la syllabation décrite plus haut. Et le verbe *egher* (*ägbru* dans les parlers méridionaux) dont l'étymon arabe a donné notre *Qoran*, désigne en premier lieu la lecture psalmodiée du texte coranique.

Les néo-*tifinagh*

Venons-en maintenant aux innovations actuelles. On doit d'abord mentionner le très ingénieux procédé que P. de Coninck a observé dans les années 1950 chez les Kel-Antessar, Touaregs vivant autour de Tombouctou. Il consistait à adjoindre aux *tifinagh* le *sukun*, le *shadda* ainsi que les signes diacritiques dont l'arabe note les voyelles brèves (Coninck et Galand. 1960). Les textes ainsi produits restent accessibles à un Touareg non scolarisé, puisque les signes ajoutés se placent, *sans la modifier*, en haut ou en bas de la ligne d'écriture à laquelle il est habitué ; il peut donc continuer à s'appuyer sur les séquences consonantiques pour syllaber comme il l'a toujours fait, quitte, si la fréquentation de l'école coranique lui a donné quelques rudiments

² J'avais déjà fait cette remarque dans mon livre *L'alphabet touareg*. Dans la bienveillante recension qu'il vient d'en publier, l'assyriologue Jean-Jacques Glassner abonde dans ce sens, et fournit quelques éléments à l'appui de ma remarque. Voir Glassner 2017).

d'écriture arabe, à ce que les signes vocaliques l'aident à lever les éventuelles ambiguïtés. Voilà un dispositif qui n'a pu être mis au point que par des lettrés – ils sont nombreux chez les Kel-Antessar, et certains d'entre eux sont d'authentiques arabisants –, mais ils l'ont conçu à l'intention de leurs contribuables moins instruits. Car, en ce qui les concerne, il est aussi simple d'utiliser directement l'écriture arabe pour écrire du touareg, ce dont, semble-t-il, ils ne se font pas faute³.

Mais les tentatives sur lesquelles je vais m'attarder maintenant sont d'une toute autre nature. Des militants berbéristes, kabyles d'abord, marocains ensuite, ont entrepris depuis quelques décennies de moderniser les *tifinagh* pour leur faire atteindre un statut comparable à celui des alphabets arabe ou latin. Quelques tentatives en ce sens avaient été faites dès le début du XX^e siècle, dont je dirai un mot plus loin, mais la première à avoir porté des fruits durables est due à Mohand Aarav Bessaoud, qui fut de 1966 à 1978 l'impérieux secrétaire d'une association fondée à Paris sous le nom d'« Académie berbère d'échanges et de recherches culturelles ».

L'alphabet qu'il composa et s'employa à diffuser reprenait la plupart des *tifinagh* du Hoggar : B, D, D, F, G, J, L, M, N, R, S, Sh, T, T, W, Y, Z (voir fig. 3). En même temps que les semi-consonnes *w* et *y*, le W et le Y touaregs servaient à noter les voyelles *u* et *i*⁴. Par ailleurs, il remplaça toutes les consonnes composées de points (H, K, Kh, Q, Gh) par des consonnes de son cru qu'il jugeait mieux adaptées à une écriture cursive. Son K s'inspirait visiblement du K latin, son Q du *qaf* arabe (ou du *q* latin, mais les deux lettres dérivent de la même source), son Gh était un lointain parent du *gamma* minuscule, et son Kh s'inspirait du X latin. Pour ces deux dernières lettres, il s'était sans doute souvenu du fait que les linguistes utilisent parfois un *gamma* et un « x » pour noter le *gh* et le *kb* (le *x* espagnol se prononce exactement comme le *kb* touareg). Le *g*^h était représenté par un sablier, dont il ne savait sans doute pas que, dans les alphabets antiques dont dérivent les *tifinagh*, il servait à noter le *s*. Enfin, d'autres caractères étaient destinés à transcrire des sons propres au kabyle : *s* emphatique, consonnes spirantes et affriquées, schwa. C'était visiblement là l'œuvre d'un homme peu au fait de la manière dont les *tifinagh* s'utilisent dans la pratique. Son B et son H étaient tous deux formés d'un cercle traversé par une barre diamétrale, verticale pour le B, inclinée et plus longue pour le H, de sorte que les Touaregs, qui n'attachent pas d'importance à la longueur et à l'inclinaison de la barre de leur B, y auraient vu deux variantes d'un même signe. De même encore, son Z et son Z se ressemblaient beaucoup, alors que l'alphabet du Hoggar lui aurait fourni deux signes bien distincts.

³ Voir Norris 1975. Il est aussi question de l'utilisation de l'alphabet arabe pour noter du touareg dans Kossmann and Elghamis 2013.

⁴ La version de cet alphabet commentée ici est celle que Salem Chaker a publiée en 1994 (Chaker 1994), et qu'on trouve également dans Haralambous 1994. D'autres versions circulent sur le net.

LA	SC	AB	AR	LA	SC	AB	AR	LA	SC	AB	AR
a	·	·	ا	h	-	⋖	ح	ş	⋈	⊖	ص
b	e	⊖	ب	i	↵	ε	ي	t	×	+	ت
c	⊖	⊖	ش	j	⊖	⊖	ج	‡	⊖	⊖	ط
γ	ι	⋈	غ	k	⇒	κ	ك	u	·	·	و
d	∧	∧	د	l	∥	∥	ل	w	=	·	و
ḍ	⊖	⊖	ض	m	⊖	⊖	م	x	#	×	خ
e	-	⊖	ع	n	ا	ا	ن	y	⊖	ε	ي
f	⊖	⊖	ف	ñ	+	(?)	ن	z	*	κ	ز
g	×	×	ث	q	≡	⊖	ق	z	#	*	ز
ğ	τ	×	ج	r	○	○	ر				
h	≡	⊖	ه	s	⊖	⊖	س				

fig. 3. Alphabets de l'Académie berbère (AB) et de Salem Chaker (SC) ; version recomposée et corrigée par D. Casajus de Haralambous 1994: 46.

D'autres propositions ont été faites par la suite, qui, loin de corriger les défauts de l'alphabet de Mohand Aarav Bessaoud, en ajoutaient de nouveaux. Ainsi, la revue marocaine *Tifnagh*, publiée durant quelques années à partir de décembre 1993, affichait en couverture de tous ses numéros un alphabet qui réservait le W et le Y à la notation de *w* et *y* et prévoyait deux signes nouveaux (∪ et ∩) pour noter le *w* et le *y*. Là encore, les auteurs n'étaient guère au fait de la pratique touarègue. Les Touaregs du Hoggar auraient considéré le Y et le D de cet alphabet (respectivement ∩ et ∪) comme que deux variantes de la même lettre puisqu'ils utilisent indifféremment l'un ou l'autre signe pour noter le *d*.

Face à cette floraison de propositions qu'il jugeait « peu économiques et inadéquates » (Chaker 1994: 31), Salem Chaker, bien que très réservé sur l'idée même de forger de nouveaux alphabets, avança en 1994 une proposition alternative. Pour ce faire, il combinait les lettres du Hoggar à quelques lettres reprises du fonds antique (voir fig. 3). Ainsi, pour éviter la confusion entre semi-voyelles et voyelles, il gardait le W et le Y du Hoggar pour transcrire le *w* et le *y*, et représentait le *w* et le *y* par les signes correspondants de l'alphabet de Dougga. Il conservait le Kh et le Gh du Hoggar, mais, pour limiter le nombre de consonnes composées de points, il représentait le *b* par un quadribarre (qui était peut-être une forme ancienne du H touareg). Pour le Z et le Z, il s'en tenait aux lettres du Hoggar. Quant au *s* emphatique, phonème absent du touareg mais présent en kabyle, il le notait à l'aide du S de Dougga. Divers signes diacritiques lui servaient à distinguer les consonnes spirantes, labio-vélaires ou affriquées. Quant au schwa, il jugeait avec raison qu'il était inutile de le noter. C'était là une entreprise très pourpensée, qui avait tout de même quelques défauts. Ainsi, craignant que les scripteurs ne confondent le S et le R, il avait eu l'idée curieuse de remplacer le S touareg (un cercle avec un point en son centre) par le S₁ de Dougga (un sablier), alors qu'il aurait dû savoir que les Touaregs utilisent depuis longtemps leur S et leur R sans les confondre. En revanche, son W (« = ») pouvait se confondre avec son U (« : ») car les Touaregs ont facilement tendance à transformer les deux points du W en deux traits parallèles lorsqu'ils écrivent avec un stylo ; et son Y risquait de se confondre avec le I puisque le nombre de segments – ou de torsades – dont se compose la lettre peut être indifféremment de trois, quatre, ou plus. Sa proposition n'a pas fait école. L'alphabet de l'Académie berbère avait pour lui le double avantage d'être

une création militante et d'avoir commencé à se répandre au moment où Chaker publiait le sien. Il a d'ailleurs été repris depuis, avec des changements mineurs, par une éminente institution marocaine, l'Institut royal de la culture amazigh (IRCAM).

Tous ces créateurs d'alphabets avaient eu, sans le savoir, un discret devancier. J'ai en effet retrouvé dans les papiers du Père de Foucauld, aujourd'hui déposés à la maison diocésaine de Viviers (Ardèche), un petit feuillet sur lequel il a reproduit les signes qu'il avait créés pour transcrire les voyelles. Comme ses émules plus tardifs, il utilisait les consonnes W et Y pour noter les voyelles *u* et *i*. Au-dessus, il a transcrit un petit message, fictivement adressé à Ouksem, un jeune Touareg de ses amis : AWA NEK MARABU INnAN EHULEGH-IN UKSEM AG SHIKAT HULLAN HULLAN : C'est moi, le marabout disant : « je salue là-bas Ouksem fils de Shikat. » Il a fait part de ces signes à Mohamed Belaïd, auxiliaire kabyle de l'armée française qui faisait alors fonction de secrétaire pour les officiers en poste sur place, d'instituteur et d'interprète touareg-français (Belaïd 1959). Mais ni lui ni Mohamed Belaïd ne semble avoir cherché à faire école auprès des Touaregs parmi lesquels ils vivaient. Foucauld était probablement trop occupé à la poursuite de ses travaux linguistiques – dans lesquels il utilisait, pour l'essentiel, une graphie latine – pour se faire le propagandiste d'un nouvel alphabet. Dans les quelques lettres que les Touaregs lui ont envoyées, les voyelles ne sont pas notées, hormis certaines voyelles finales. Et l'unique lettre de Foucauld en *tifinagh* que nous possédions – il l'a écrite à l'amenokal Moussa agg Amastane le 8 août 1914 sous la dictée d'un officier français – ne fait apparaître aucune innovation particulière (Voir Galand 1999: 135).

Ce n'est que plus tard que des intellectuels touaregs se sont avisés à leur tour de créer des signes susceptibles de transcrire les voyelles. Dès 1976, Mahmoud Khawad, un Touareg originaire de la région d'Agadez qui vit aujourd'hui en France où il s'est fait connaître comme poète sous le nom de Hawad, m'a montré les signes qu'il utilisait pour transcrire les voyelles (fig. 4). Son problème, qui avait déjà été celui de ses devanciers, était d'éviter la confusion entre les voyelles *u* ou *i* et les semi-consonnes correspondantes. Il notait donc le *u* au moyen d'un signe en forme de sablier qu'il surmontait des deux points servant traditionnellement à transcrire le *w*. Il utilisait aussi ce sablier – cette fois surmonté d'un point – pour noter le *a*. Quant au *i*, il le notait à l'aide du Y traditionnel qu'il surmontait d'un point.

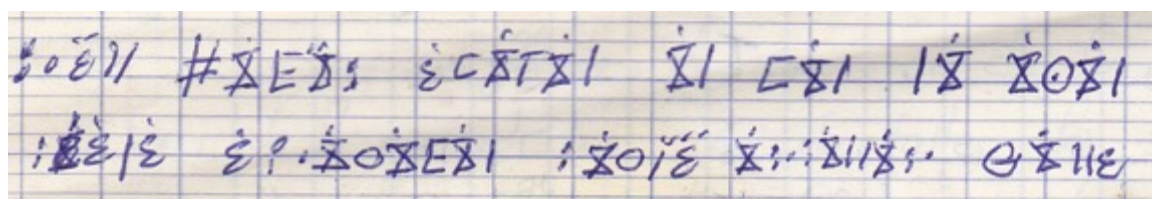


fig. 4. Texte que Hawad a rédigé avec ses *tifinagh* dans le carnet de terrain de D. Casajus en 1976. « Les gens de Djado [oasis toubou à l'est du Niger] s'entredévorent. Ces Toubous ne sont vraiment pas des gens [convenables]. » Archives personnelles de D. Casajus.

Une proposition plus systématique, mise au point au début des années 2000 par un comité de linguistes touaregs, a été diffusée par l'Association pour la Promotion des *Tifinagh*, dont le siège est à Agadez. L'alphabet retenu reprend les consonnes de l'Air, avec deux modifications. Tout d'abord, on a ajouté des signes chargés de noter le *v* et le *p*, de manière à pouvoir transcrire les emprunts aux langues européennes. Ensuite, pour les consonnes emphatiques *d*, *s*, *t*, *z*, on a placé un point sous le caractère *tifinagh* notant respectivement *d*, *s*, *t*, *z* – cette adjonction d'un point souscrit étant la manière habituelle de marquer l'emphase dans les transcriptions en caractères latins. Quant aux voyelles, on a assigné un signe à toutes celles que les chercheurs utilisent dans leurs transcriptions latines : *a*, *a* bref, *e*, *i*, *o*, *u*, ainsi que

la voyelle centrale, habituellement notée par un « e » renversé (Elghamis 2003).

Pour conclure

Ces initiatives sont loin de faire l'unanimité, même auprès des intéressés. Je me garderai pour ma part d'intervenir dans le débat, sauf à remarquer, à la suite de Nico van den Boogert, que, au contraire des réformes très mesurées prônées par les Kel-Antessar, ces propositions aboutissent toutes, sans exception, à la création d'alphabets illisibles pour les Touaregs qui ne maîtrisent pas déjà l'écriture latine (Boogert, N. van den. 2000). En voulant « moderniser » un système d'écriture, on l'a rendu inaccessible à ceux qui, depuis fort longtemps, l'utilisent fort bien tel qu'il est. Ceux-ci, en effet, ne peuvent appliquer à cette écriture nouvelle la syllabation à laquelle ils sont habitués, et doivent pour y accéder s'astreindre au même apprentissage que ceux qui sont passés par l'école. La succession des consonnes sur lesquelles ils se basaient pour syllaber est entrecoupée à chaque pas⁵ par des voyelles nouvelles dont, du reste, beaucoup n'ont pas d'existence phonologique : ils se trouvent donc face à un alphabet et non plus face au quasi-syllabaire dont l'apprentissage leur était si aisé. Pour le dire d'un mot, les créateurs d'alphabets ont manqué à percevoir la différence qualitative qui sépare les deux modes de lecture que les Touaregs appellent respectivement *ennen* et *egher*. Habitués à la lecture du français ou de l'anglais, ils ont forgé à partir d'une écriture adaptée à la syllabation un instrument qui ne s'y prête plus. Jugeant les *tifinagh* imparfaites parce qu'ils portaient sur elles un regard extérieur, ils n'ont pas perçu qu'elles remplissaient parfaitement la fonction que ses usagers lui assignaient. Cette fonction était assurément modeste puisqu'elle consistait, en dehors d'inscriptions sur la roche ou sur divers ustensiles, en l'écriture de missives destinées à des proches, mais, toute modeste qu'elle était, les alphabets modernisés ne pourront plus la remplir. Qu'ils se soient sentis obligés de forger des signes pour transcrire le *p* et le *v* est d'ailleurs un indice supplémentaire de ce qu'ils ont raisonné en francophones – ou en anglophones. En effet, les mots empruntés se transforment pour s'adapter à la phonologie touarègue, et les *p* et les *v* qu'ils contiennent éventuellement deviennent un *b* ou un *f* : par exemple, le français « poste » est passé en touareg sous la forme *fosti* ou *albosta*, et « driver » – importé de l'anglais via le haoussa – sous la forme *diriba*. Seul un touareg bilingue voulant respecter l'orthographe et la prononciation françaises ou anglaises peut éprouver le besoin de créer un nouveau signe, besoin que ses compatriotes monolingues n'ont aucune raison d'éprouver. Jusque-là, être illettré, pour un Touareg, c'était ne pas savoir écrire le français ou l'arabe. Aucun stigmaté ne s'attachait à l'ignorance des *tifinagh*, et il n'y avait pas de honte à demander à plus savant que soi d'écrire pour vous une missive en *tifinagh*. Leur maîtrise n'introduisait pas à un savoir refusé à l'ignorant puisqu'il n'y a pas de livres écrits en *tifinagh*. Ceux qui les maniaient avec le plus d'aisance n'écrivaient pas davantage pour autant ; tout au plus aimaient-ils faire montre de leur virtuosité dans des jeux de société où l'on défie ses partenaires de déchiffrer des inscriptions tracées sur le sable. En un mot, il n'y avait pas d'illettrés en matière de *tifinagh*. Désormais, il y en aura.

Liste de références

Alvarez-Pereyre, Franck

1987 Lois et paroles millénaires. La Thora et la Michna entre texte écrit et oralité. In *Graines de parole, puissance du verbe et traditions orales, Textes offerts à Geneviève Calame-Griaule*, pp. 23-38. Paris, Éditions du CNRS.

⁵ Les néo-*tifinagh* où ce défaut est le plus criant sont sans doute celles utilisées par Khawad, où la graphie donne aux voyelles une place disproportionnée, alors que d'autres créateurs d'alphabets ont eu le bon goût de le transcrire de façon plus discrète.

- Belaïd, Bachaga Mohammed
1959 Souvenirs sur le Père de Foucauld. *L'appel du Hoggar. Bulletin bimestriel de liaison des « Amitiés Charles de Foucauld »* 36: 1-2.
- Boogert, Nico van den,
2000 Tifinagh. In *Encyclopédie de l'Islam*, x, p. 511-513. Leiden: Brill.
- Brugnatelli, Vermondo
1994 *Tifinagh* e alfabeto etrusco-venetico. A proposito della concezione alfabetica della scrittura. In Paolo Filigheddu (ed.) *Circolazioni culturali nel Mediterraneo antico (Sassari 24-27.4.1991)*, pp. 47-53. Cagliari: Corda.
1999 Tra sillabe e alfabeti. I « meccanismi » della scrittura. In Federica Cordano and Giovanna Bagnasco (eds.), *Scritture mediterranee tra il IX e il VII secolo a.C. Atti del seminario (Milano 23-24 febbraio 1998)*, pp. 17-26. Milan: Università degli Studi di Milano.
- Casajus, Dominique
2015 *L'alphabet touareg*. Paris: CNRS Éditions, « Le passé recomposé ».
- Chaker, Salem
1994 Pour une notation usuelle à base « tifinagh ». *Études et documents berbères* 11:31-42.
- Coninck, P. de and Lionel Galand
1960 Un essai des Kel-Antessar pour améliorer l'écriture touarègue, *Groupe linguistique d'étude du chamito-sémitique* 8:78-83.
- Elghamis, Ramada
2003 *Guide de lecture et d'écriture en tifinagh vocalisées*. Agadez, Association pour la Promotion des Tifinagh.
- Foucauld, Charles de
1951-1952 *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Abaggar*. Paris:Imprimerie nationale, 4 tomes.
- Galand, Lionel
1999 (dir.) *Lettres au Marabout. Messages touaregs au Père de Foucauld*. Paris: Belin.
2002 *Études de linguistique berbère*. Louvain: Peeters.
- Gelb, Ignace J
1973 *Pour une théorie de l'écriture*. Paris, Gallimard.
- Glassner, Jean-Jacques
2009 Essai pour une définition des écritures. *L'Homme* 192: 7-22.
2017 Compte rendu de Dominique Casajus, *L'alphabet touareg*. *Gradhiva* 25: 262-263.
- Goody, Jack
1994 *Entre l'oralité et l'écriture*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Haralambous, Yannis
1994 Un système texberbère. *Études et documents berbères* 11: 43-53.
- Kossmann, Maarten et Ramada Elghamis
2013 Preliminary notes on Tuareg in Arabic script from Niger. In Meikal Mumin and Kees Versteegh (eds.), *The Arabic Script in Africa. Studies in the use of a writing system*, pp. 79-90. Leide: Brill.
- Norris, Harry T.
1975 *The Tuaregs ; their islamic legacy and its diffusion in the Sabel*. London: Aris and Phillips.

Segui, Juan

2004 Perception du langage et modularité. In Daniel Andler (ed.), *Introduction aux sciences cognitives*, pp. 131-152. Paris: Gallimard.

Tuchscherer, Konrad and Paul Edward Hedley Hair

2002 Examining the origins of the Vai Script. *History in Africa* 29: 427-486.